N. 154.
23.

# ESSAI

SUR

# L'AMÉNORRHÉE.

*Thèse*

PRÉSENTÉE ET PUBLIQUEMENT SOUTENUE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER,

LE DÉCEMBRE 1836,

PAR

**ALEXANDRE LUBANSKI,**

*Né à Zelechow, en Pologne,*

Bachelier ès Lettres, ancien Élève de l'Université de Varsovie, de celle de Giessen en Allemagne, ex-Chirurgien externe à l'Hôtel-Dieu Saint-Éloi à Montpellier, Membre correspondant de la Société Médico-Chirurgicale de la même ville;

Pour obtenir le Grade de Docteur en Médecine.

> Il faut nécessairement connaître quelque chose de certain avant de se porter vers des objets inconnus; c'est l'expérience des autres qui doit nous instruire, leurs pensées nous éclairer, et, pour ainsi dire, leurs ailes nous porter avant que nous puissions être inventeurs.
>
> ZIMMERMANN, *Trait. de l'exp. en méd.* t. I, p. 57.

MONTPELLIER,

DE L'IMPRIMERIE D'ISIDORE TOURNEL AINE,

RUE AIGUILLERIE, N.° 39.

[1836]

## A MA MÈRE et A MES FRÈRES.

*Acceptez la dédicace de cet Opuscule comme un témoignage public, faible à la vérité, mais bien sincère de mon amour sans bornes.*

## A M. PLESZCZYNSKI,

mon Tuteur, mon Ami et Bienfaiteur.

*Ce n'est pas pour vous prouver mon attachement et ma reconnaissance que je me permets de vous dédier ce premier essai de mon travail médical, mais c'est pour ne pas vous oublier là où je réunis tout ce que j'ai de plus cher au monde.*

A mon Ami et Compatriote

## M. Jean SZABEMBEK.

*Hommage à ses vertus, et reconnaissance pour la bienveillance dont il m'a honoré.*

A. LUBANSKI.

# A M. Guillaume TRAPP III,

Avocat à Friedberg (grand duché de Hesse Darmstadt),

et à toute sa Famille.

*Je suis loin de penser de pouvoir vous prouver, par la dédicace de mon Tribut académique, la reconnaissance, l'amitié et l'estime que j'ai autant pour vous que pour le grand nombre de vos compatriotes, mes amis; mais comment vous témoigner tout mon dévouement, et l'admiration pour vos vertus publiques et privées; comment? Guillaume, tu connais mon cœur, sois donc mon interprète auprès des tiens, et laisse-moi me taire, car le silence est le plus éloquent là où il manque des paroles.*

A mon Ami et Compagnon d'armes et d'infortune,

## Citoyen Pierre WALENCKI.

*Gage d'Amitié éternelle.*

A. LUBANSKI.

# ESSAI

SUR

# L'AMÉNORRHÉE.

Avant d'entrer dans les détails du sujet qui va nous occuper, je crois nécessaire de dire quelques mots sur la menstruation en général, pour pouvoir d'autant mieux la traiter dans un état pathologique.

Dans l'enfance les deux sexes se ressemblent presque entièrement, sous le rapport de leur conformation apparente à l'extérieur, leurs goûts et leurs désirs sont les mêmes ; les mêmes jeux les amusent, les mêmes peines les affligent. Mêlés dans les amusemens de leur âge, on les distingue à peine, et ce n'est que vers l'époque de la puberté qu'une révolution notable se passe dans leurs personnes.

Cette époque est celle à laquelle des organes, jusqu'alors sans action et sans vie, et soumis à l'influence des autres parties, prennent un développement subit, s'élèvent tout-à-coup au plus haut degré d'énergie, et viennent modifier tout le système des affections physiques et morales de l'individu. Un nouvel ordre de fonctions à remplir, fonctions d'autant plus importantes qu'elles ont pour but la conservation de l'espèce, amènent de nouveaux penchans, et avec eux des idées, des passions et des maladies auparavant inconnues.

Les changemens qui annoncent la puberté chez l'un et l'autre sexe, varient non-seulement par rapport aux parties qu'elle développe, et aux fonctions que celles-ci doivent exercer, mais encore relativement à l'espèce de modification qu'elle imprime au sys-

tème entier de l'économie vivante. Ces modifications sont moins sensibles chez la femme que chez l'homme. Le tissu de son corps retient en grande partie la souplesse, la laxité et la délicatesse qui sont propres à l'enfance. L'action du système vasculaire vient s'unir à celles des systèmes lymphatique et nerveux, sans effacer entièrement la prédominance de ces derniers, qui s'étend bien long-temps encore après le premier âge. La voix conserve à peu près la même faiblesse, le même timbre que dans l'enfance.

Mais le phénomène le plus remarquable de la puberté, chez la femme, est l'éveil d'un organe, qui, à peine développé dans l'enfance, sort tout-à-coup de l'état d'inertie et d'engourdissement dans lequel il était plongé jusqu'alors. Avec le développement de l'utérus coïncide le gonflement des seins; l'aréole et le mamelon jusqu'alors peu étendus, et d'une couleur peu vive, s'agrandissent, deviennent rouges et acquièrent une sensibilité exquise.

En même temps un bouleversement pareil s'opère dans le moral de le femme. Ses goûts changent, des sentimens inconnus se font sentir, de gaie et légère elle devient silencieuse et sombre.

C'est alors qu'un phénomène se joint à tous ceux-ci, et ce phénomène est la menstruation, flux menstruel, flux périodique, mois, règles; phénomène qui consiste en un écoulement de sang par la vulve.

La première éruption des menstrues est assez constamment précédée d'un écoulement séreux. Le travail et les efforts laborieux de l'éruption sont annoncés par les rougeurs, une douleur plus ou moins vive dans les lombes et le bassin, un sentiment de lassitude dans les jambes, des douleurs de tête, des efflorescences cutanées surtout à la face, un état de pléthore générale; il survient même quelquefois des maladies inflammatoires plus ou moins graves. Ces symptômes disparaissent d'abord, mais reviennent plus tôt ou plus tard avec une nouvelle intensité, quelquefois avec des coliques, un pouls plus fort et plus fréquent; il s'écoule en même temps par la vulve une sérosité

teinte de sang pur avec un cours plus ou moins rapide. Pendant que le sang coule, la douleur se calme, ainsi que la tension spasmodique et la congestion de l'utérus, ensuite les vaisseaux se resserrent, le sang s'arrête, un sentiment de bien être et de soulagement succède à celui de malaise.

L'époque de la première éruption des menstrues, ainsi que la durée, la quantité et la fréquence de ce flux périodique ne sont pas les mêmes pour toutes les femmes. La position géographique, le climat, la température, l'éducation, la manière de vivre, le genre d'occupation, les affections morales, certains effets de l'habitude, etc., offrent à cet égard des différences remarquables. En général les menstrues commencent à paraître, lorsque le corps a pris la plus grande partie de son développement. Il arrive pourtant souvent une précocité dans la menstruation, et on voit quelquefois des jeunes filles être réglées dès leur onzième, dixième et neuvième année. En Asie, cette précocité est générale. Il est même des anomalies beaucoup plus remarquables, car on trouve dans les auteurs des exemples de filles nouvellement nées avec les symptômes de la menstruation. N'a-t-on pas pris dans ces cas, pour la menstruation, l'écoulement du sang provenant d'une maladie quelconque des parties génitales de l'enfant? Et il est très-probable que cette précocité, si fréquente dans les auteurs, n'est rien moins qu'un état pathologique de la matrice; car, pour regarder l'écoulement du sang provenant de la matrice comme fonction, faudrait-il que cet écoulement se répétât, qu'il y eût périodicité, caractère distinctif de cette fonction, et on ne trouve que très-peu de tels exemples. Un auteur cite un exemple d'une fille qui, à partir de l'âge de onze mois, a eu régulièrement ses menstrues (1). Une température élevée, l'imagination exaltée, le tempérament sanguin, accélèrent et font arriver la menstruation vers neuf à dix ans; le froid, une vie inactive, un tempérament lymphatique, n'en permettent souvent

(1) Mémoires de l'académie des sciences, pour l'année 1761.

l'arrivée qu'à la dix-septième ou dix-huitième année (Dugès). Dans les climats tempérés, la puberté, ni trop précoce ni trop tardive, n'a lieu qu'à l'époque de la vie où les organes ont reçu le degré de développement et de force nécessaires pour supporter les fatigues inséparables de la grossesse et de l'accouchement. C'est là que la première menstruation se manifeste communément vers la quatorzième ou quinzième année.

Le flux menstruel se répète ordinairement tous les 20, 25 ou 30 jours; mais les écarts peuvent hâter ou retarder l'évacuation périodique. Les femmes livrées à la volupté et à la bonne chère, éprouvent le renouvellement des menstrues à chaque quinzaine. Chez les femmes qui mènent une vie réglée, les menstrues suivent en général la révolution du mois solaire. On a bien cherché à expliquer cette périodicité par des hypothèses plus inutiles les unes que les autres: je répéterai avec Pinel: « c'est en voulant tout expliquer qu'on encombre la médecine de théories vaines, et qu'on s'écarte sans cesse de la vraie route de l'observation et de l'expérience. »

La durée de cet écoulement n'est pas toujours la même; le terme moyen est de 5 à 6 jours, quoiqu'il y ait des femmes qui l'ont pendant plus long-temps, et d'autres chez lesquelles il dure moins. On a dit que tout écoulement qui dure moins de deux jours est un écoulement morbide; je le regarderai comme tel alors seulement, quand la femme au lieu d'être plus forte et mieux portante après la menstruation, est faible et éprouve de malaise, et surtout si l'écoulement n'a pas eu lieu à l'époque ordinaire.

La quantité du sang perdu pendant l'établissement des menstrues est variable. On trouve une grande différence dans les auteurs sur ce sujet, ce qui peut tenir à ce qu'on a expérimenté dans des pays d'une température différente et sur des femmes d'un tempérament, d'un genre de vie tout-à-fait différent. D'après Haller, Dehaën, Baudelocque, la quantité de sang varierait de trois à huit onces; d'après Hoffmann, Van-Swieten, Astruc,

de huit à seize onces ; et Freind , Alphonse Leroy , Ronssel , l'élèvent jusqu'à vingt onces. Les femmes du Nord , celles qui ont beaucoup d'embonpoint , qui mènent une vie active et tranquille , perdent moins que les femmes du Midi , maigres , celles qui sont plongées dans l'inaction et sont continuellement agitées par les passions.

L'irrégularité que nous avons vu présider à l'éruption des menstrues , règne également relativement à leur cessation. L'opinion la plus généralement admise est que la femme cesse d'être réglée entre la 45.e et 55.e année. Mais on trouve des femmes réglées beaucoup plus long-temps. En géneral les personnes qui sont plutôt nubiles cessent plutôt d'être fécondes. C'est vers la cessation des menstrues que commence la stérilité sénile. Les organes génitaux ont accompli le rôle qui leur est destiné par la nature , et cessent de vivre en quelque sorte , et ayant joui d'une vie double par rapport aux autres organes , ils meurent avant eux. En même temps change la constitution de la femme , elle devient sujette à de nombreuses maladies , et c'est peut-être à cause de cela qu'on a donné à cette époque le nom de l'âge critique. En général , si les menstrues ont eu lieu avec facilité , s'il n'y a pas eu des suppressions pénibles , si des maladies physiques ou morales ne les ont pas entravées ; ces évacuations cessent peu à peu , l'écoulement diminue d'une époque à l'autre , et disparaît enfin. Alors la femme acquiert un embonpoint relatif à son tempérament , et le conserve jusqu'à la vieillesse. Mais si elle a été inféconde , si elle a éprouvé des suppressions , si des maladies graves ont fatigué son tempérament ; si ayant donné le jour à des enfans , elle a eu des couches pénibles , laborieuses , la cessation des menstrues lui prépare des maux auxquelles trop souvent elle doit succomber.

Des opinions différentes ont régné dans le temps sur le mécanisme de la menstruation ; et les auteurs qui se sont efforcé à appliquer les lois de l'hydrodynamique à l'économie animale , ne peuvent pas concevoir la menstruation , comme toutes les

hémorrhagies en général, sans une déchirure, une rupture des vaisseaux sanguins. Les recherches exactes et multipliées de l'auteur de l'anatomie générale, en éclairant plusieurs points de physiologie et de pathologie, ont enfin évidemment démontré la voie ou la source de l'écoulement périodique. En effet, comment une évacuation qui pendant quelque temps donne du sang, n'en donne point l'instant d'après, se renouvelle quelquefois pendant vingt et trente fois le jour, pourrait-elle être le résultat de la rupture des vaisseaux? comme on le croyait jadis, il faudrait donc que chaque fois les plaies s'ouvrissent et se cicatrisassent. D'ailleurs, dans les cas de renversement de la matrice, l'exhalation artérielle a évidemment lieu à chaque période des règles.

Différens auteurs ont voulu expliquer le but de cette évacuation périodique. On dit ordinairement qu'elle est destinée à entretenir l'équilibre, malgré le surplus de sang qui est préparé pour nourrir le fœtus et servir à la secrétion du lait. La nature paraît, en effet, lui avoir donné cette destination; car cette évacuation est ordinairement supprimée pendant tout le temps de la gestation, et les règles ne coulent point chez les nourrices. Du reste, il est évident que cette évacuation de sexe est intimement liée avec l'aptitude à la fécondation, et on ne trouve que peu d'exemples des femmes qui, sans être jamais réglées, étaient néanmoins fécondes.

La fonction dont il sagit est une des plus importantes de l'économie de la femme, elle ne peut subir aucun dérangement sans que l'économie entière s'en ressente. L'un de ses dérangemens va nous occuper dans ce qui suit.

*AMÉNORRHÉE* de α privatif, μην μηνος mois, et ρεω, je coule, dans son étymologie, porte déjà sa signification, et en effet, toute absence des menstrues s'appelle aménorrhée. Mais comme l'absence des menstrues peut tenir à des circonstances différentes, il faut les énumérer ici, pour déterminer positivement la maladie dont nous voulons donner la description. L'absence des

règles peut se manifester chez une jeune fille qui, sous les autres rapports, semble avoir atteint la purberté ; elle survient chez une femme qui arrive à l'époque dans laquelle les menstrues cessent naturellement, l'époque que nous avons dit être nommée l'âge critique ; elle s'observe dans les cas de suppression déterminée par la maladie chronique d'un organe important. L'absence des menstrues, ou l'aménorrhée, se manifeste encore tout d'un coup par l'action d'une cause quelconque, dans le cas d'une faiblesse générale ou de l'inertie de l'utérus. Voilà des circonstances très-différentes dans lesquelles le même phénomène s'observe, et de là, une acception très-étendue pour le mot aménorrhée. Mais nous ne voulons pas entreprendre ici la description successive de l'aménorrhée sous ces différens points de vue. Nous exclurons donc de notre opuscule l'aménorrhée de l'âge critique, qui est plutôt le produit physiologique de l'économie de la femme qu'un état morbide ; nous ne décrirons pas non plus l'aménorrhée symptôme d'une autre maladie, mais nous nous occuperons de la maladie essentielle appelée aménorrhée, que nous définirons, d'après ce que nous venons de dire, *la non apparition, la suppression et la diminution des menstrues.*

Nous réunissons donc sous une seule dénomination, ce que quelques auteurs ont décrit, tour à tour, sous deux noms distincts d'aménorrhée et de dysménorrhée (1), et pour éviter la confusion de ces deux affections, aussi bien que pour spécialiser le mieux possible la longue définition de cette maladie, il nous paraît inévitable d'établir quelques divisions, par lesquelles nous

(1) M. Dugès, dans son Traité des Maladies de l'utérus, distingue l'aménorrhée de la dysménorrhée ; il définit la première « l'absence de tous les « phénomènes locaux ou généraux de la menstruation et l'impuissance de les « produire » ; tandis qu'il entend par la dysménhorrhée « la menstruation « incomplète et manifestée seulement par le moliment, la turgescence, l'effet « hémorragique, etc. »

aurons soin de distinguer différentes nuances de cette affection.

Nous divisons donc l'aménorrhée en aménorrhée qui s'observe chez les jeunes filles qui ne sont pas réglées, malgré leur âge de puberté, et nous l'appellerons l'*aménorrhée par rétention ;* et en aménorrhée des filles ou femmes qui, après avoir été réglées pendant un certain temps, éprouvent ou une diminution notable dans leur menstrues, ou une suppression complète, et nous appellerons ces deux états indistinctement l'*aménorrhée par suppression*. Ensuite, considérant que l'aménorrhée peut dépendre aussi d'un obstacle mécanique qui s'oppose à l'écoulement des menstrues, nous en ferons une troisième espèce que nous appellerons l'*aménorrhée par défaut d'excrétion* (1).

L'aménorrhée par rétention est cette espèce d'aménorrhée, comme nous l'avons dit, qui attaque les jeunes filles pubères, celles qui n'ont pas été réglées, et par cette rétention des menstrues, sont exposées à des affections différentes.

Il n'est pas toujours facile de répondre avec sûreté de quoi dépend la rétention des menstrues. Les causes n'en sont pas constamment évidentes ; mais néanmoins il y a des cas, dans lesquels l'influence de certaines causes est manifeste. Différens tempéramens, différentes manières d'être des individus, produisent cette affection. Mais avant de parler de ces tempéramens, je veux dire quelques mots sur l'éducation physique ou morale mal dirigée, comme cause d'existence, de la prédominence d'un des tempéramens, et par conséquent cause de l'aménorrhée.

Il existe encore une grande lacune dans la première institution des enfans ; est-ce à la philosophie ou à la médecine de la remplir? Rousseau dit bien que l'éducation de l'homme commence à sa naissance, et qu'il s'instruit déjà avant de parler et d'entendre ; mais suffit-il, pour remplir ce précepte, de relever avec éloquence quelques préjugés vulgaires sur les abus du

(1) Cette division est semblable à celle qui a été adoptée par l'auteur de l'article aménorrhée, dans le Répertoire des Sciences Médicales.

maillot et sur certaines habitudes vicieuses ; d'y joindre d'ailleurs des réflexions saines et très-profondes sur l'art de ménager la sensibilité des enfans, de leur faire éviter des frayeurs, de leur montrer la liaison des sensations avec les objets qui les font naître, de bien saisir l'expression de leurs besoins, d'éloigner d'eux tout ce qui les agace, les irrite, les impatiente, de leur conserver la liberté des membres, etc. ? Ces préceptes indiquent bien moins ce qu'il faut faire, que ce qu'il faut éviter, et que des règles sages et diversement variées ne reste-t-il point à établir, pour aider naturellement et sans effort, le développement des facultés physiques et morales de l'enfant, suivant les périodes de l'âge, la diversité des saisons, la nature du climat et les dispositions individuelles ! Je suis loin de vouloir remplir ici cette tâche grande et importante, tant par les bornes de cet opuscule, que par le manque d'expérience et d'une foule de connaissances nécessaires à une pareille entreprise. Je me bornerai donc à démontrer quelques défauts de l'éducation qui ont, comme je l'ai déjà dit, une influence majeure sur la production de l'aménorrhée par rétention.

L'habitation dans des lieux bas, humides et marécageux, l'usage d'alimens malsains ou insuffisans, le défaut d'exercice ou excès de fatigue, les veilles prolongées, enfin, tout ce qui contribue à entretenir la jeune fille dans un état de langueur, tout ce qui fait prédominer le tempérament lymphatique, tout ce qui tient l'ensemble des organes dans une sorte d'apathie et de faiblesse, peut devenir cause de l'aménorrhée. L'utérus alors n'échappe pas plus que les autres organes à cet état de langueur, et il lui manque des forces pour remplir ses fonctions.

Si encore, par l'éducation physique contraire à celle que je viens d'indiquer, par l'excès des alimens trop nourrissans et une inactivité disproportionnée au genre de la vie ; on laisse l'enfant acquérir, peu à peu, une constitution pléthorique, sanguine, on mettra l'économie dans un état de plénitude très-défavorable à l'exercice libre des fonctions. Et on voit fréquem-

ment les cas dans lesquels l'aménorrhée semble dépendre de l'état pléthorique de la femme, ce fait difficile à expliquer, dit M. Roche, n'en est pas moins réel.

Ensuite je dirai si, par une une mauvaise éducation morale, on favorise les développemens des passions, si on les irrite, le désordre s'accroitra de jour en jour, surtout à l'époque où une nouvelle vie éveillera de nouveaux besoins; il se communiquera aux organes que cette vie anime, leurs fonctions seront troublées, retardées ou avancées, et les suites seront proportionnées à l'importance de la fonction et à son influence sur le reste de l'économie.

Enfin, l'éducation physique ou morale mal dirigée, produisant fréquemment des affections organiques, sera encore par la production de ces affections une cause médiate de l'aménorrhée.

Mais on voit souvent les jeunes filles élevées le mieux possible, d'accord avec les lois de l'hygiène, et pourtant être atteintes de l'aménorrhée, et ayant joui d'une santé parfaite durant l'enfance, devenir la proie de divers maux causés par la rétention des menstrues. Il est évident alors que la cause de cette affection a son siége dans les organes même qui sont destinées à remplir la fonction de la menstruation. Nous croyons, avec plusieurs auteurs, qu'un état d'inertie dans les organes génitaux produit ici la maladie. Je ne pourrais pas mieux m'expliquer ici qu'en réproduisant les mots de M. Dugès, source inépuisable à laquelle j'avais souvent recours, pour puiser des notions relatives à mon travail. « Si à l'époque ordinaire de la puberté, dit M. Dugès, l'ovaire, au lieu de prendre le volume et l'activité normale est resté dans l'état d'atrophie, où il était dans la première enfance, ou si quelque maladie l'a rendu incapable de remplir ses fonctions, s'il n'imprime point à l'utérus le mouvement qui en détermine l'accroissement et l'aptitude à de nouvelles fonctions, si enfin, ce même organe n'a pu influencer le reste de l'économie, comme il le fait d'ordinaire, la menstruation n'aura pas lieu. Si l'utérus reste seul, inerte, s'il ne répond pas aux sollicitations de l'ovaire,

ce dernier n'en a pas moins produit les changemens généraux propres à la puberté, déterminé le développement des poils, des mamelles, changé le goût, le caractère, etc.; il aura stimulé, par consensus, le système nerveux et circulatoire, amené le molimen, l'effort hémorragique, mais la voix normale reste close et le sang ne peut se faire jour par l'utérus. »

Le Père de la médecine a dit dans ses aphorismes : *mensibus non prodeuntibus ab utero, morbi eveniunt*, et il a été conduit à cette conclusion par l'observation d'une foule de maux qui ravagent l'économie de la jeune fille non menstruée. Les symptômes de l'aménorrhée par rétention, sont variés et nombreux ; les douleurs et les tiraillemens dans le bassin et les lombes, la tristesse et la mélancolie, l'indifférence pour les objets qui autrefois excitaient des affections les plus tendres, l'irritabilité extrême pour les contrariétés les plus légères, le visage pâle, bouffi, les yeux entourés d'un cercle livide, les paupières œdématiées, la peau sèche et aride, l'appétit nul ou diminué, les digestions troublées ; des nausées et des vomissemens, les symptômes de chlorose, ou bien ceux de pléthore locale ou générale, les hémorragies supplémentaires, peuvent se ranger parmi les symptômes qu'on observe le plus communément suivre l'aménorrhée ; mais on ne finirait pas l'énumération de tous les maux qu'elle peut produire, car il n'y a peut-être pas de maladie que l'aménorrhée ne puisse causer.

Le diagnostic de l'aménorrhée serait on ne peut plus facile, si l'on n'y voyait que la question de savoir s'il existe ou s'il n'existe pas d'écoulement périodique ; mais il est bien d'autres problèmes à résoudre qui n'offrent pas la même facilité, et souvent on peut prendre la cause pour l'effet et réciproquement. Dans cet état d'incertitude, le praticien instruit ne doit rien omettre qui pourrait l'aider à résoudre la question du diagnostic. Il faut surtout faire attention laquelle des deux maladies existait primitivement, pour distinguer la cause du symptôme ; il faut voir si les symptômes ne s'aggravent pas à certaines épo-

ques, ce qui pourrait conduire à croire que l'aménorrhée est la cause de la maladie, par l'analogie de cette périodicité. Il faut enfin tenir compte de l'éducation de la malade, de son tempérament, de sa position, de ses habitudes, de sa manière de vivre, etc., en un mot, de tout ce qui, comme nous l'avons dit, peut retarder l'apparition des menstrues.

Comme la base de chaque traitement, en général, est d'éloigner les causes qui ont produit et entretiennent la maladie, il est évident que le traitement de cette espèce d'aménorrhée est loin d'être toujours le même; il sera donc subordonné à la variété de ses causes.

Dans l'aménorrhée produite par une atonie générale de l'économie, par la prédominence, comme nous l'avons dit, du système lymphatique, on aura recours à un traitement tonique qui, sans doute, consistera moins dans des remèdes que dans les moyens hygiéniques propres à fortifier la malade; on recommandera donc l'habitation à la campagne, des exercices modérés, un régime fortifiant, et on pourra y joindre l'usage de quelques toniques, principalement des préparations ferrugineuses et de l'oxide de fer en particulier (Dugès).

Par ces moyens là, on réussit, la plupart du temps, à provoquer la menstruation, mais quelquefois on peut échouer, ce n'est qu'alors qu'on peut avoir recours aux emménagogues et aromatiques, en prenant toutes les précautions nécessaires que l'emploi de ces médicamens exige.

Si l'aménorrhé est due à une sorte d'irritabilité générale, c'est contre cette irritabilité qu'on dirigera le traitement. Ainsi, on évitera d'exciter les passions, on proscrira la lecture, le théâtre: on évitera l'usage des alimens ou boissons excitans; on pourra seconder ces moyens par quelques anti-pasmodiques. M. Fabre, dans pareil cas, a employé avec succès l'acétate de morphine; MM. Massuyer, Jules Cloquet et Patin, ont eu recours avec avantage à l'acétate d'amoniaque, à la dose d'un à deux gros par jour dans de l'eau sucrée.

Quant à la conduite à tenir dans la prédominance des symptômes pléthoriques, le traitement sera dirigé principalement contre la cause qui a produit l'état de cette pléthore générale. Si les symptômes sont graves, si les accidens menacent, il faut attaquer la maladie par une saignée générale, qu'on aidera par les sangsues aux aînes, à la vulve, aux cuisses; les fumigations, les demi-lavemens, les bains sont utiles dans le même but. Ces moyens seront d'autant plus efficaces, qu'on les appliquera périodiquement à certaines époques, pour imiter la nature de la fonction qu'on veut établir.

Si l'aménorrhée dépend des affections graves, c'est contre ces affections qu'il faut diriger le traitement, l'aménorrhée n'étant ici qu'un symptôme.

Quelquefois le mariage seul guérit l'effection, et est le meilleur de tous les autres moyens. Hippocrate l'a senti, car il conseille le mariage quand il dit : *ego autor sum, ut virgines hoc morbo laborantes, quam celerrimè cum viris conjungantur, si enim conciperint, convalescent.*

Aménorrhée par suppression, comme nous avons dit, est cette espèce d'aménorrhée qui comprend les cas d'une diminution ou d'une suppression accidentelle des mentrues, chez les femmes qui étaient déjà réglées depuis un certain temps.

Pour connaître les causes de cette espèce d'aménorrhée, il faut se rappeler ce que nous avons dit des causes de l'aménorrhée par rétention; car tout ce qui occasionne la rétention du flux menstruel, peut prédisposer à sa suppression, et on voit le plus souvent le dérangement dans les règles, chez les femmes qui ont été atteintes de l'aménorrhée par rétention. Nous ne répéterons donc pas l'énumération de ces causes, nous ajouterons seulement que, si même les règles ont apparu chez la jeune pubère, le genre de vie qu'elle ménera après l'établissement des mentrues, influera puissamment sur cette évacuation. Il ne suffit pas, en effet, d'avoir reçu une bonne constitution de la nature, ou d'avoir corrigé la mauvaise par une éducation bien

dirigée, il faut encore savoir la maintenir, pour que la régularité des fonctions, attribut d'une bonne santé, ne soit pas troublée.

Et il y a beaucoup de femmes qui ne s'exposent aux causes de l'aménorrhée qu'après le mariage, soit qu'en changeant de position sociale, elles sont obligées de changer leur manière de vivre, soit qu'elles se récompensent avec la liberté acquise, de la tutelle un peu rigoureuse de leurs parens. Que dire encore des femmes qui se font un jeu d'arrêter par le froid, les menstrues déjà commencées, qui les gênent dans leurs plaisirs ou leur toilette! Certaines modes exposant les femmes aux vicissitudes atmosphériques, par la légéreté ou la surcharge des vêtemens, l'usage insalutaire et presque général des corsets, l'usage immodéré des chauffrettes, peuvent être comptés parmi les causes prédisposantes de l'aménorrhée.

Le froid agissant sur tout le corps, ou une partie seulement, comme l'immersion des mains ou des pieds dans l'eau froide, l'ingestion d'un liquide glacé, le coït exercé pendant la menstruation, les émotions vives de l'âme, comme la surprise, la joie, la frayeur, la colère, le chagrin, etc.; une saignée faite durant l'écoulement ou à son approche, l'action du feu ou de tout autre agent capable de produire une douleur vive, l'usage des médicamens énergiques, comme les purgatifs, les vomitifs, des hémorragies abondantes, etc., peuvent être les causes de l'aménorrhée, lorsqu'elles agissent peu avant, ou bien même pendant l'écoulement des menstrues.

Quelquefois, mais rarement, le manque de l'écoulement périodique est le seul symptôme de l'aménorrhée; mais le plus souvent l'utérus et toutes les parties génitales deviennent le siége des douleurs vives qui se ressentent dans le bassin, les régions hypogastriques, lombaires, les cuisses. Combien de fois l'inflammation de l'utérus n'a pas été la suite de cette maladie? Quelquefois le ravage se borne à la muqueuse de l'utérus, et il en résulte un catarrhe utérin; mais d'autres-

fois l'utérus tout entier, ou en partie, est sujet à des désorganisations squirrheuses ou cancéreuses. Mais la maladie ne se borne pas toujours aux organes génitaux, et bientôt toute l'économie s'en ressent. On observe la céphalalgie, des vertiges, des tintemens d'oreilles, le gonflement des mamelles, quelquefois les glandes mammaires sécrétant du lait, et ce symptôme était connu déjà du temps d'Hyppocrate, car il dit : « *si mulier quæ neque gravida est, neque peperit, lac habet, ei menstrua defecerunt* » (*Aph. 39, s. V*). A la suite de ces symptômes viennent des nausées, des vomissemens, perte d'appétit, malaise général, quelquefois difficulté et douleur pendant l'émission des urines. L'extérieur du corps trahit les souffrances intérieures, le visage pâlit, les yeux s'enfoncent, s'entourent d'un cercle livide, les lèvres jaunissent, la voix change.

Quelquefois des maladies graves accompagnent l'aménorrhée. On ne peut voir sans étonnement, dans les recueils d'observations, la diversité excessive des maladies qui peuvent accompagner le dérangement dans la menstruation. Les maladies cutanées et lymphatiques, les névroses, les phlegmasies plus ou moins graves, selon leur siége et les dispositions de l'individu ; le trouble des facultés intellectuelles jusqu'à l'aliénation mentale sont souvent le cortége de l'aménorrhée. L'hystérie est une des maladies qui l'accompagnent assez souvent ; j'ai eu l'occasion d'observer, à l'Hôtel-Dieu de Poitiers, un cas semblable sur une fille de 24 ans environ ; je n'en ai pas pris les détails, mais je me rappelle que cette fille était réglée depuis sa quinzième année, et que par un chagrin profond ses menstrues s'étant supprimées, six mois environ avant d'entrer à l'hôpital, elle éprouvait, vers les époques ordinaires des règles, sentiment de pesanteur à l'épigastre, douleur dans les grandes articulations, céphalalgie, vertiges, fausses sensations des diverses couleurs, le sentiment d'une boule qui semblait partir de l'ombilic, s'élever à travers l'estomac, et en suivant le trajet de l'œsophage parvenir à la gorge, où elle produisait un étouffement léger et sans perte

de connaissance, quelquefois elle semblait s'arrêter au milieu de la poitrine, y éclater et même descendre vers le lieu de son premier départ. Cette fille est sortie de l'hôpital, au bout de quelques mois, bien guérie après l'établissement des menstrues.

On trouve dans les auteurs une foule d'observations des différentes maladies qui ont suivi la suppression des règles. Hoffmann donne l'observation d'une suppression suivie de fleurs blanches très-incommodes. Fabrice de Hilden rapporte le cas d'une aménorrhée avec l'inflammation du col de l'utérus ; le même auteur a vu la gangrène de la matrice succéder à la suppression des menstrues. Sylvius a eu l'occasion de traiter une aménorrhée suivie de leucorrhée et d'ulcération de l'utérus. Schönlein dit avoir vu une phthisie pulmonaire succéder, dans trois ou quatre semaines, à la suppression des menstrues. On trouve dans l'ouvrage de M. Dugès et M.^e Boivin un grand nombre d'observations, sur ce sujet, très-intéressantes. M. Lallemand nous a cité, entre autres, quelques cas d'aphonie et d'aliénation mentale, causées par l'aménorrhée. Dans les pays où la plique est endémique, on voit souvent cette dernière coexister avec la suppression des menstrues ; et il faut dire que souvent on produit artificiellement, si je puis m'exprimer ainsi, la plique, en défendant de laver et peigner les cheveux, car on est tellement prévenu contre la fréquence de la plique, qu'on la croit exister sitôt qu'il y a des symptômes qu'on ne veut pas attribuer à une autre cause. Enfin, moi-même, j'ai eu l'occasion d'observer à Saint-Éloi, deux cas d'épilepsie sur deux jeunes filles, chez lesquelles les règles s'étaient supprimées avant l'époque où les attaques ont eu lieu pour la première fois ; mais comme leur traitement n'est pas achevé dans le moment où j'écris cela, je ne puis pas rapporter leurs observations en détail.

Ces diverses maladies qui accompagnent l'aménorrhée ne se développent pas sans préférence pour certains organes. Le développement des formes de l'aménorrhée, dit Schönlein, s'effectue d'après un certain ordre. Dans les individus bien portant, d'ail-

leurs, les organes situés le plus profondément sont atteints les premiers, et ensuite la maladie se propage vers les organes superficiels, en quittant les premiers ou non. Chez les individus malades, le travail morbide se porte sur les organes malades, par exemple, sur un poumon tuberculeux, etc. Et cette dernière assertion du médecin allemand est une vérité qu'on observe dans toutes les maladies; à son appui on peut citer un des aphorismes du Père de la médecine, qui dit : *Sed et si pars quæ piam ante morbum laboraverit in eam se morbus obfirmat* (aph. 33, sect. IV).

Il est évident que le diagnostic de l'aménorrhée n'est pas toujours facile, car on pourra souvent prendre la cause pour l'effet, *et vice versâ*. La différence est plus grande encore et l'erreur plus facile, lorsque la maladie est simulée, ce qui arrive quelquefois chez les femmes qui, ayant conçu le projet d'anéantir le fruit de leur amour secret, se plaignent de la suppression de leurs règles, espérant d'obtenir ce qu'elles désirent par le traitement dirigé contre l'aménorrhée. On sait combien il est difficile de constater la grossesse dans les premiers mois de la gestation, lorsque le ballottement et le mouvement spontané de l'enfant n'existent pas encore. Il faut de la circonspection alors, et quand on a quelque soupçon il faut persister à l'exploration des parties génitales, et tenir compte de chaque circonstance qui pourrait conduire à supposer la grossesse. Dans les cas douteux, il faut attendre avec le traitement, pour pouvoir avec le temps se convaincre de l'existence ou non de la grossesse.

Le pronostic de l'aménorrhée sans complication n'est pas très-grave, sa gravité est en raison directe du nombre et de l'intensité des maladies qui l'accompagnent. La suppression produite par une cause qui aura agi subitement, comme le froid, la frayeur, la colère, etc., est, toute chose égale d'ailleurs, plus facile à guérir que celle qui résulte des causes qui ont agi lentement et qui n'ont produit que par degrés cette affection. L'aménorrhée qui consiste seulement dans une diminution des règles, est moins

dangereuse que celle dans laquelle elles sont entièrement suspendues. Enfin, l'ancienneté de la maladie influe aussi sur le pronostic. Hippocrate dit qu'elle est incurable après six mois : *Sexto mense incurabilis morbus redditur qui anteà curari poterat.* Mais cette assertion est loin d'être vraie, car M. Lallemand nous a cité l'exemple de plusieurs femmes qu'il a guéries, quoique l'aménorrhée durait depuis huit ou neuf ans. Et le Père de la médecine lui-même parle, dans un autre passage, d'une fille chez laquelle, à la suite des déjections alvines abondantes, les règles supprimées depuis sept ans ont repris leur cours naturel.

Quant au traitement de la suppression des menstrues ou de leur diminution, tout ce que nous avons dit, en parlant du traitement de l'aménorrhée par rétention, peut s'appliquer ici ; toutes les fois qu'il y a identité des causes, nous n'y reviendrons donc pas.

Le diagnostic de l'aménorrhée une fois établi, d'après ce que nous avons dit, et avec les précautions que nous avons mentionnées, le premier précepte du traitement est de provoquer la menstruation. Pour parvenir à ce but, il faut avoir égard à la diversité des symptômes, leur intensité, le tempérament de la malade, l'ancienneté de la maladie.

Ainsi, quand la menstruation s'est supprimée par l'action du froid, et que les symptômes ne présentent aucune gravité, que la maladie est dans son début, on aura recours aux pédiluves chauds, à l'usage des boissons légèrement sudorifiques, comme infusion des fleurs de tilleul, de sureau, etc., pour rétablir la transpiration ; et si cela ne suffit pas, on fera usage des demi-bains, des bains tièdes, des fomentations émollientes appliquées sur l'épigastre. On employera les mêmes moyens, en insistant principalement sur les bains et les calmans, dans les cas qu'une impression morale aura produit la suppression. On conseille également, dans des cas pareils, l'usage du musc et du castoreum.

Si les accidens sont plus graves, on doit agir plus énergique-

ment, et toujours contre les causes qui ont produit la maladie. Ainsi, dans le cas de pléthore prédominante, on se servira des antiphlogistiques. Si, au contraire, on voit la prédominance du tempérament nerveux, on aura recours aux antispasmodiques, tels que l'assa-fœtida à l'intérieur ou en lavement, des potions éthérisées, extrait aqueux d'opium, l'ammoniaque. Si ces moyens échouent et surtout si la maladie date depuis quelques mois et plus, on soupçonnera que sa cause siége dans la matrice, et on la stimulera sympathiquement par les médicamens dits emménagogues.

Les emménagogues jouissent des propriétés stimulantes, en portant principalement leur action sur la matrice. On trouve dans plusieurs traités de matière médicale, une longue liste des médicamens que l'on range dans la classe des emménagogues; mais on y mêle souvent les substances qui, outre l'action stimulante sur toute l'économie, n'exercent aucune action particulière sur l'utérus. Les emménagogues les plus employés sont: le safran, la rhue, la sabine, l'absinthe, les ferrugineux, les pilules bénites de Fuller, celles de Rufus, les drastiques, et surtout l'ellébore et aloès. Je ne puis passer sous silence un emménagogue nouvellement employé, qui compte déjà quelques succès, je veux parler du cyanure d'or. On l'emploie en potion, 3 grains de cyanure d'or en suspension dans 8 onces d'alcool; on commence par deux trente-deuxièmes du médicament, en élevant la dose successivement. On trouve dans le *Bulletin général de thérapeutique* plusieurs observations à l'appui de ce médicament; et M. Figuier, pharmacien chimiste distingué de cette ville, en a rapporté quelques-unes dans son intéressante brochure sur les préparations et les propriétés du cyanure aurique. Je connais également quelques cas où le sulfate de quinine, à la dose de 4 grains par jour, a suffi pour provoquer le retour des menstrues supprimées depuis quelque temps. Mais il faut faire attention à l'emploi de tous ces médicamens, et si l'état d'irritation de quelque viscère important s'opposait à leur emploi, il faut

s'en abstenir, car on risquerait de causer des accidens. Alors il vaut mieux se borner à l'usage des pédiluves chauds, des vapeurs irritantes dirigées contre la matrice, des sangsues, des fomentations aromatiques, etc.

Tous ces moyens agiront avec beaucoup plus de force et de sûreté, si l'on s'en sert aux époques où les règles devraient avoir lieu, en s'abstenant de tout traitement dans les intervalles du flux périodique. M. Lallemand observe ce précepte, et en retire des succès satisfaisans. Voici quel est le mode de traitement de ce professeur. On administre des pilules dont chacune se compose d'un grain de seigle ergoté, un grain de rhue et d'un grain d'aloès. On commence par en donner neuf par jour, et on augmente successivement la dose jusqu'à dix-huit. Ce traitement dure quatre à cinq jours de chaque mois ; on choisit dans l'aménorrhée récente, les jours auxquels ordinairement les règles avaient eu lieu ; dans la maladie ancienne, on prend indistinctement un jour du mois, pour continuer les mois suivans à la même époque. S'il ne s'agit que d'une diminution dans les menstrues, on administre le traitement le jour où elles cessent de se montrer, pour prolonger et augmenter l'écoulement. On joint à ce traitement les sangsues en petit nombre à la vulve, tous les jours, pendant le traitement. A l'appui de ce mode de traitement je pourrais reproduire un grand nombre d'observations, rapportées par M. Lallemand dans ses leçons orales ; je me contenterai d'en citer quelques-unes.

Une chanteuse espagnole avait des règles si abondantes, qu'à chaque menstruation elle était obligée de garder le lit pendant huit jours. Une fois l'écoulement du sang a passé toutes les bornes, et on s'est vu forcé d'y remédier, ce qu'on fit en plongeant l'individu dans un bain froid. Depuis ce temps là les règles n'étaient plus aussi abondantes ; mais la malade, outre quelques incommodités après chaque menstruation, s'apercevait encore que sa voix devint rauque, ce qui, augmentant par degrés, l'a mise en état de ne pas pouvoir chanter. M. Lallemand, instruit sur

les circonstances antécédantes, a cru que le sang que cette femme perdait depuis le bain froid n'était pas suffisant pour elle, qu'accoutumée depuis long-temps à une évacuation copieuse, celle-ci s'étant supprimée, a produit le changement dans la voix. Il a donc fait subir à la malade le traitement mentionné, qui a été suivi d'un succès complet.

Une jeune personne de 16 à 17 ans, enfermée dans un couvent, par une piété extravagante, se levait pendant la nuit pour faire des prières. Le refroidissement auquel elle s'exposait nécessairement par une pareille conduite, pendant que les règles coulaient, fut la cause de leur suppression, et celle-ci devint la cause d'une exaltation de l'imagination, qui l'a conduite jusqu'à l'aliénation mentale. On attribuait d'abord sa maladie à ses idées mystiques; mais une de ses amies a découvert la non existence de la menstruation et l'a dit à M. Lallemand, auquel on a confié la malade, qui, en outre, présentait encore les symptômes d'anévrisme du cœur. M. Lallemand était obligé d'abord de combattre la congestion cérébrale par les saignées, et l'application de la glace sur la tête. Ensuite, en combattant la suppression des menstrues, et ayant provoqué leur retour par le traitement décrit, a obtenu la guérison complète.

Je pourrais emprunter encore un bon nombre d'observations, tant à la clinique de M. Lallemand qu'à différens ouvrages, par lesquelles je viendrais à l'appui soit par la diversité des symptômes et des maladies qui suivent l'aménorrhée, soit par l'efficacité des divers moyens que j'ai cités; mais j'en augmenterai inutilement l'étendue de mon opuscule en copiant les faits qui se trouvent dans les auteurs, auxquels j'aime mieux renvoyer mes lecteurs.

L'aménorrhée par défaut d'excrétion. Il ne suffit pas que le flux menstruel soit sécrété, pour qu'il y ait menstruation, il faut encore qu'il soit excrété en dehors. Or, si ce phénomène n'a pas lieu, il y aura aménorrhée par défaut d'excrétion.

Cette espèce d'aménorrhée reconnaît pour cause les vices de conformation des parties génitales, ou quelqu'autre obstacle

mécanique à l'issue du sang sécrété. Les vices de conformation peuvent être très-nombreux, les principaux sont : l'imperforation de l'hymen, qui retient les menstrues, peut simuler la grossesse et amener des graves accidens (Fabrice de Hilden). On y remédie aisément par une incision cruciale, après laquelle on s'oppose à une nouvelle réunion, par l'introduction d'un bourdonnet de charpie, et on facilite l'écoulement par des injections émollientes dirigées vers la matrice. Quelquefois il peut y avoir deux hymens, tous deux imperforés (Ruysch); il faut alors répéter la même opération sur le second.

L'oblitération complète ou incomplète d'un des orifices du col de l'utérus (Benevoli, Ruysch, Littre, Amand). Dans ce cas, il faut recourir à l'incision transversale de l'orifice oblitéré, avec un pharyngotome, ou bien avec un bistouri enveloppé d'un linge, et introduire une mêche, après avoir fait des injections et vidé la matrice. Il est bien de choisir pour l'opération le temps auquel les règles devraient couler ; car alors il y aura une sorte de proéminence de l'orifice, produite par la turgescence de la matrice, remplie d'une nouvelle quantité de sang. Si l'oblitération est incomplète, le sang n'ayant pas de passage entièrement libre, suintera goutte par goutte, et il y aura l'aménorrhée distillante de quelques auteurs. Dans ce cas, au lieu d'une incision, ne pourrait-on pas augmenter l'étendue de l'orifice par l'introduction d'un corps solide, dont on augmenterait graduellement la dimension ?

Un rétrécissement du col de l'utérus, serait un obstacle pas moins grand pour l'évacuation du sang menstruel. On y remédiera par l'introduction d'un morceau d'éponge ficelée, ou même si le rétrécissement était trop étroit pour en permettre l'introduction, on pourra se servir d'une corde de violon qui, en se gonflant, dilatera la cavité du col ; on emploiera successivement des cordes plus volumineuses, jusqu'à ce qu'on pourra y introduire l'éponge.

Dans le cas d'adhésion de l'orifice utérin aux parois du vagin

(Dugès), on détachera les parties adhérentes par une incision. S'il y a adhésion des parois du vagin entr'elles, alors l'opération est difficile, surtout si le sang n'est pas retenu en grande quantité et que le vagin ne soit pas distendu.

Dans l'étroitesse extrême du vagin (Rossi), l'agrandissement par un corps étranger solide, dont on augmenterait graduellement la dimension, serait également possible. L'absence du vagin est un vice auquel on ne peut pas remédier.

Parmi les obstacles à l'excrétion des menstrues, on peut compter encore le développement de quelques tumeurs dans l'intérieur de la matrice ou du vagin. On en trouve des observations très-intéressantes dans l'ouvrage déjà cité de M. Dugès et M.e Boivin.

Les symptômes de ce genre d'aménorrhée varieront selon les causes, et d'ailleurs, il y aura toujours la prédominence des symptômes d'un corps étranger contenu dans la matrice.

Nous avons déjà rapporté le traitement, en énumérant différentes causes de cette aménorrhée, nous terminerons par remarquer encore une fois combien il est important d'explorer les parties génitales, pour constater la présence de ces causes ; et enfin, si nous n'avons pas bien rempli la tache que nous nous sommes proposée, qu'il nous soit permis, en demandant l'indulgence de nos maîtres, de répéter, avec un sage de l'antiquité : « *quod potui, sed non quod voluerim.* »

FIN.

# *Faculté de Médecine de Montpellier.*

## *PROFESSEURS.*

| MESSIEURS: | MESSIEURS: |
|---|---|
| DUBRUEIL, Doyen, *Suppl.* | DELMAS. |
| BROUSSONNET, Président. | GOLFIN. |
| LORDAT, *Examinateur.* | RIBES. |
| DELILE. | RECH. |
| LALLEMAND, *Exam.* | SERRE. |
| CAIZERGUES. | BERARD. |
| DUPORTAL, *Examinateur.* | RÉNÉ. |
| DUGÈS. | |

## *AGRÉGES EN EXERCICE.*

| | |
|---|---|
| VIGUIER. | FAGES. |
| KUHNHOLTZ, *Examin.* | BATIGNE. |
| BERTIN, *Suppléant.* | POURCHÉ. |
| BROUSSONNET. | BERTRAND. |
| TOUCHY, *Examinat.* | POUZIN. |
| DELMAS. | SAISSET. |
| VAILHE. | ESTOR. |
| BOURQUENOD. | |

La Faculté de Médecine de Montpellier déclare que les opinions émises dans les Dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.